

Le désarroi de Motome

Michaël La Chance

Numéro 187, novembre–décembre 2002

Le désarroi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17102ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Chance, M. (2002). Le désarroi de Motome. *Spirale*, (187), 22–23.



LE DÉSARROI DE MOTOME

J'ÉTAIS PAS encore vingt ans lorsque j'ai vu *Hara Kiri* (ou *Suppuke*) de Kobayashi, une chaude après-midi d'été. Un jeune samouraï, Motome Chijiwa, 26 ans, poussé par une misère extrême, se rend à la maison du clan Iyi. Sa femme et son enfant sont malades, ils vivent dans un dénuement total. Lorsque le malheur est trop grand, l'espoir est fou. Motome a cru que son désarroi, sa jeunesse, sa pureté de cœur seraient reconnus — et qu'il obtiendrait l'aide de son clan. Mais le clan l'oblige à s'ouvrir le ventre avec un sabre de bois. Une petite averse, pendant que nous étions en salle, malgré le retour du soleil, avait laissé ici et là quelques flaques d'eau. Lorsque je suis sorti, j'étais troublé, je voyais des flaques de sang partout. Images de mon désarroi.

Lorsque j'ai revu récemment ce film de Kobayashi, la situation m'est apparue sous un angle différent : j'ai mesuré tout l'écart entre le désarroi du jeune samouraï Motome, qui est allé demander de l'aide à son clan, et la résolution solitaire de son beau-père Hanshiro Tsugume. Il faut dire que Hanshiro entreprendra de venger son gendre ; il combattra en duel les samouraïs Omodoka, Yazaki et Kawabe qui ont refusé de lui prêter assistance. Il se présentera finalement devant le clan Iyi pour exiger des excuses du seigneur héritier Bennosuke, avec le résultat que l'on peut deviner : Hanshiro entraînera un grand nombre de guerriers du clan dans sa propre mort. Aujourd'hui, je vois ce film à travers ce protecteur âgé, j'épouse son indignation contre l'institution hypocrite, sa colère devant l'absence de justice et de compassion, sa révolte contre le gâchis de la jeunesse.

Plus de trente ans après, approchant le cinquante, le « L » romain, je vois effectivement les choses sous un autre angle : j'éprouve moins de désarroi que certaines perplexités qui se composent parfois avec l'émerveillement. Un étonnement que nombre de gens ayant l'âge de Hanshiro ne manquent pas d'éprouver : nous n'aurions pas cru la vie si solide ! Elle nous a porté jusqu'ici ! Nous n'avons pas toujours bien traité notre corps ; pourtant, il aura travaillé sans relâche pour nous, c'est un guerrier fatigué. Nous voudrions que les hommes soient bonifiés par le temps, comme ils le seraient par le malheur. Nous refusons d'admettre, dans l'âge comme dans le malheur, que tout cela ne sert à rien — sinon à nous diminuer.

Lorsque vous jetez un coup d'œil dans le rétroviseur, les objets paraissent plus éloignés qu'ils ne le sont ! Je vous suggère l'exercice suivant : quelle photographie de vous-même préférez-vous ? Quelle est la distance entre aujourd'hui et l'instant où cette photographie a été prise ? Votre jeunesse vous paraît lointaine et pourtant vous êtes la même personne. Vous êtes

encore aussi confus, idéaliste et exigeant que vos vingt ans. Avec ceci de différent que vous avez une plus grande tolérance pour le Motome que vous étiez — que vous êtes encore quelque peu.

Nous avons ainsi une mansuétude particulière pour les vingtenaires : ils nous paraissent plus aériens, le temps qui les abrite d'une voûte plus vaste. Ils ont des réserves de temps nouveau dans leurs entrepôts. L'homme de cinquante ans, le Hanshiro d'aujourd'hui, possède aussi des entrepôts où il a engrangé son passé. Il pourrait en rappeler les moments les plus saillants, sans intérêt pour d'autre que lui-même peut-être, mais dont la seule évocation est riche de tout ce qui « aurait pu » arriver à ces moments-là. Car, je dois insister, nous conservons la mémoire du possible qui reste logé dans les plis de ce qui s'est effectivement passé. Ainsi l'un ravive l'autre, le passé n'est jamais épuisé, riche de ce qui ne lui appartient pas, de ce qui ne s'est pas passé mais demeure dans ses éventualités vives. Voilà un autre désarroi : l'appel à vivre qui se faisait entendre hier bourdonne à nos oreilles plus fort que ce que nous voudrions découvrir demain.

À cinquante ans, nous avons le droit d'être sévère envers nous-même. Nous pouvons nous dire : « quel imbécile tu faisais ! » Admettons-le : il nous a fallu vivre notre vie comme tout le monde, même si nous rêvions d'une vie exceptionnelle. Lorsque nous évoquons ainsi le passé, nous parlons de nous-même comme d'un autre ; cela semble une complaisance du moi, alors les jeunes gens tentent de transposer leur monde dans une fiction qui ne leur ressemble pas. D'où aussi leur désarroi.

Il y a une atemporalité de l'art où nos propres vies n'ont plus de durée. Où seule compte la noblesse de ce qui a été entrepris. Et peut-être aussi accompli. Hanshiro ne serait pas de ceux qui renoncent à laisser une contribution significative à leurs contemporains — il serait de ceux qui partagent la joyeuse illusion qu'il est plus important de réinventer le monde que de le vivre à fond : c'est à l'inventer que nous entrons dans sa vérité.

Pour le dire à la façon du poète Philip Larkin : le panorama est superbe du haut de nos cinquante ans. Nous avons pris de la hauteur, la vue est grandiose, mais le reste du jour est incertain. Voilà ce que ressentait probablement Hanshiro. Alors pourquoi est-il redescendu dans la folie des hommes pour exiger justice pour son protégé trop naïf ? Hanshiro Tsugume, le beau-père de Motome, ancien disciple du seigneur Geishu, ex-guerrier, se présente à son tour devant le clan Iyi. Il fait mine de les remercier de leur grande générosité de l'accueillir ainsi dans la cour d'honneur. Il demande des assistants pour le rituel et, pendant qu'on les attend, il raconte sa vie depuis l'époque fastueuse du

clan Geishu. On apprend la déchéance des ex-guerriers, les souffrances de Motome son gendre, la maladie de sa fille et de son petit-fils, et finalement leur mort. Il laisse entendre que le clan pourrait aussi être aboli un jour et devrait faire preuve de moins de hauteur. Il demande des excuses qu'il pourrait transmettre à son gendre qui l'attend dans l'autre monde. Il s'interroge sur le cœur humain, lorsque certains peuvent se permettre de mépriser un jeune homme dans le désarroi, malgré sa misère puis sa mort atroce, au nom des principes. Il est facile de se réclamer de beaux principes quand on ne les a pas éprouvés dans l'adversité et dans la pénurie, quand on ne peut pas admettre que le malheur conduit au désarroi, que la responsabilité de chacun envers sa famille peut dicter une autre conduite.

Les jeunes gens s'emploient à se leurrer, voulant couler leur vie dans une fable écrite d'avance, épuiser un capital de bonheur qui leur serait dû. Je ne sais pas si Motome était de ceux-là. Les Hanshiro plus âgés ne se leurrent pas moins, ils réécrivent leur passé, ils surestiment leurs capacités intellectuelles et physiques, créatrices et amoureuses. Ma vie future ressemblerait-elle à ce que je peux en voir d'ici ? Ma vie de trente à quarante ans a-t-elle ressemblé à ce que je prévoyais quand j'étais encore dans la vingtaine ? Une chose est sûre, je n'aurais pas cru que ce serait si bref. Cinquante ans est un âge dangereux pour qui conserverait les illusions du jeune homme pour les redoubler de celles de l'homme vieilli : à la croyance que nous pouvons exceller et que nous ne manquerons pas d'exceller viendrait s'ajouter le désir infantile de reconnaissance, le besoin de persuader les autres que ce qu'on fait est important, précurseur et courageux. Hanshiro n'est pas de ceux-là, il n'attend pas l'approbation des vivants, il converse déjà avec les morts. D'une certaine façon, Motome et Hanshiro sont le même homme ; l'un a connu la désillusion devant l'autorité morale tandis que l'autre ne vit plus — ou meurt — que pour lui-même. En effet, à cinquante ans, la mémoire nous sollicite, elle constitue un jeu d'ombres hypnotiques, une tapisserie vivante et imprévisible. Laissez votre attention flotter ! De multiples scènes se superposent et se rejouent, votre mémoire devient fougueuse, il faut la brider ou plutôt la laisser aller, comme si vous n'en aviez plus besoin, dans un mikado de lignes de fuite. Essayez d'en tirer une sans toucher aux autres ! Voilà une faculté qui ne semble pas nous désert.

À cinquante ans nous avons une porosité de mémoire, tant pour ce que nous perdons que pour ce qui revient. Nous avons aussi une porosité d'affect tant pour nos épanchements que par empathie pour tout ce qui respire. Nous

entendons en tout lieu les secousses de la terre par le seul fait que nous entendons respirer tous ceux qui nous sont chers. Nous laissons tous les événements remonter jusqu'à nous, quand l'altérité du monde nous dilate et nous éclate. Nous nous laissons toucher par la mesure de l'humain en toute chose. L'amour reçu se donne dans le désarroi du monde. Il y a le passé, il y a l'avenir. Il y a surtout le présent, dans lequel il faut mettre toutes nos ressources, dont il faut parler comme d'un don. Notre présent, ce sont les autres.

Nous gagnons en expérience à travers les personnages que nous nous sommes imaginés, à travers les figures de fiction — cinéma, télévision, roman, poésie. Ils font partie de notre mémoire inventée et jouent un rôle d'autant plus important que nos perceptions sont déjà imprégnées de mémoire : le passé — le nôtre et aussi celui de tous les héros de notre épopée intime — est devenu un schéma d'interprétation à l'œuvre dans la constitution de nos expériences. C'est depuis ce bassin d'épaves mémorielles, nourri par le cinéma et le rêve éveillé, que notre vie présente trouve encore son plus grand relief. Revoyant ce film trente ans après, je

constate qu'il faisait intimement partie de ma mémoire inventée.

À l'époque, méditant sur l'improbable longévité de la vie, je parlais déjà à celui que j'allais être : le jeune Motome que j'étais avait pour compagnon un Hanshiro, un moi-même qui avait déjà traversé quelques décennies. Je ne saurais aujourd'hui décevoir mon jeune ami Motome, ce moi-même qui m'a, dès le début, tenu compagnie. Le compagnon qui me devançait en âge était une voix lointaine de ma conscience, un des fantômes devant lesquels je m'agitais. La jeunesse a la lumière qui éclaire, l'âge a l'ombre qui dessine les volumes. Cela prend cette pénombre du temps passé pour sertir d'un contour bien appuyé ce qui se fait jour aujourd'hui. Maintenant, selon une translation prévisible, mon regard sur le monde surgit depuis cet autre spectral : je suis devenu l'autre auquel je parlais, alors que — parlant et gesticulant — je travaillais à façonner cet autre.

Pour conclure, rappelons l'histoire : les samouraïs du clan préconisent la ligne dure — si nous aidons celui-là, disent-ils, ils viendront tous demander l'aumône. Avec la disparition des

seigneurs féodaux, des milliers de samouraïs se retrouvent sans maîtres et sans salaires. Celui-ci nous fait un chantage au suicide, obligeons-le à se suicider. Ils le laissent espérer quelques moments, puis lui expliquent hypocritement qu'il fait honneur à leur clan en faisant preuve d'une si belle résolution devant la mort. Ne laissant pas Motome retourner chez lui faire ses derniers arrangements, ils l'obligent à s'ouvrir le ventre avec un sabre en bambou — car il avait vendu ses sabres. La fin de Motome est atroce, il se mord et se sectionne la langue pour tenter de supporter ses souffrances. Image muette du désarroi devant laquelle le clan restera impassible. Ce qui provoque la furie de Hanshiro, la furie divine de celui qui a tout perdu, d'une perte qui emporte tout avec elle. Après le sang et le déshonneur, le seigneur Bennosuke entreprend de camoufler tout l'épisode. Tous les samouraïs sont morts de maladie, il ne s'est rien passé. Le désarroi de Motome restera une page étouffée de l'histoire, car les institutions ne peuvent jamais se tromper.

MICHAËL LA CHANCE



Toujours-jamais de Edmund Alleyn, 2002

Daniel Roussel